

CULTURE • FESTIVAL D'AVIGNON

Au Festival d'Avignon, folie douce au « Sommet » avec Christoph Marthaler

Avec sa nouvelle pièce, qui réunit six personnages dans un chalet bavarois, le metteur en scène suisse offre un spectacle jubilatoire, à la fois politique et poétique.

Par Fabienne Darge (Avignon, envoyée spéciale)

Publié le 13 juillet 2025 à 15h28, modifié le 14 juillet 2025 à 14h55 •  Lecture 3 min.







 Article réservé aux abonnés



« Le Sommet », de Christoph Marthaler, au Festival d'Avignon, le 12 juillet 2025. CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE/FESTIVAL D'AVIGNON

Théâtre

C'est comme une drogue. Un shoot de folie douce dans la dureté des temps, qui vous enivre et vous fait entrer en lévitation. Une ivresse indéfinissable, comme si l'air des montagnes s'était engouffré dans la fournaise avignonnaise. Avec *Le Sommet*, le maître suisse Christoph Marthaler, 73 ans, a offert au Festival, où il n'était pas revenu depuis 2013, une merveille de spectacle, où son sens de l'absurde aérien le dispute à l'acuité politique sur les temps de désagrégation que nous vivons. Un cadeau.

Lire l'entretien avec Charlotte Clamens, comédienne :  [« Le théâtre de Christoph Marthaler, c'est la performance de l'antiperformance »](#) 

Alors, d'abord le décor. Un chalet en bois qui semble construit directement sur la roche de la montagne, puisque celle-ci affleure à même le plancher. L'endroit est tellement perché que l'on n'y accède que par un monte-chargé, qui recrache en premier lieu une copie de *La Joconde* ainsi que divers objets tout aussi inattendus, déclenchant l'hilarité générale. Avant de laisser la place à un petit groupe d'humains, arrivant un par un, trois femmes, trois hommes.

Chapeaux à plumes, gilets en laine jacquard, culottes de peau tyroliennes et chaussures de randonnée, il semblerait bien que l'on soit dans les Alpes bavaroises – peut-être suivez-vous notre regard, déjà. Que viennent-ils faire là, ces humains qui parlent en français, en italien, en anglais (d'Ecosse), en allemand et même dans un dialecte autrichien aux accents archaïques ? S'agit-il là d'un de ces sommets entre grands de ce monde, réunis discrètement en lieu sûr (en apparence, du moins, comme on le verra plus tard) ?

Absurdité des temps

Après avoir chanté mezza voce à l'unisson, histoire de mieux établir leur communauté, les voilà qui ouvrent de grands classeurs pour se livrer à une irrésistible séance de traduction simultanée, d'autant plus drôle qu'elle ne porte que sur des mots aussi simples que « *one* », « *yes* », « *no* », et surtout « *but* » – le « *mais* » étant visiblement l'alpha et l'oméga de ces négociations entre dirigeants réduites jusqu'à l'os. Comme pour mettre à nu une structure révélant l'inanité de ces prétextes échanges.

Le sens de la poésie sonore de Christoph Marthaler et de son dramaturge, Malte Ubenauf, atteint ici des sommets, avec ce concert itératif suivi d'une séance de sauna, laquelle fera dangereusement grimper la température alors que dehors il neige, en plein été. Il faut bien se détendre, après un tel effort, une telle accumulation de « *mais* ». Et avant la cérémonie officielle qui va suivre, réduite elle aussi, mais cette fois par l'expression des corps, à la vanité de sa représentation.

Privilège abonné
Le Monde événements abonnés
Expositions, concerts, rencontres avec la rédaction... Assitez à des événements partout en France ! 

Peu à peu, pourtant, l'inquiétude gagne. Un hélicoptère passe très près du chalet, et le bruit d'une forte explosion se fait entendre. Un autre appareil survole les lieux, et largue un gros paquet, qui s'avère rempli... d'extincteurs gonflables – un objet qui, oui, existe bien dans notre monde réel, destiné notamment à tous ceux qui voudraient se déguiser en pompiers. Artefact en lequel Christoph Marthaler semble avoir trouvé le symbole parfait de l'absurdité des temps. Dans la montagne, une voix résonne, annonçant que les routes sont coupées, que la zone est condamnée, pour une durée « *de quinze à dix-huit ans* ».

Puzzle délicat

La dramaturgie en apesanteur, d'essence profondément musicale, de Christoph Marthaler tisse sa toile de manière impalpable, laissant le spectateur faire les liens lui-même. Des textes du poète – trop méconnu – Christophe Tarkos, de Pasolini, d'Olivier Cadiot ou de Dylan Thomas se mêlent à des morceaux de Schubert, de Mozart ou d'Adriano Celentano, dans ce puzzle délicat qui sans cesse redistribue entre cacophonie et harmonie, loin des formes documentaires parfois paresseuses et souvent lourdement démonstratives qui se multiplient sur les plateaux.

Lire la critique (en 2022) : [« Au Théâtre de l'Aquarium, à Paris, Christoph Marthaler enchantera avec ses « insouciants endormis »](#)

La jubilation provoquée par ce *Sommet* marthalérien vient aussi, bien entendu, de la vision de ces pompiers pyromanes que sont les grands de notre monde pris à leur propre piège – celui qu'ils ont fabriqué pour les autres, d'une société invivable. Le rire est doublé d'une note de fond d'une gravité sans appel, dans ce spectacle fourmillant de détails dadaïstes, qui peu à peu, sans que ce soit jamais explicite, convoque les réminiscences d'un autre chalet : le Berghof, à Berchtesgaden, dans les Alpes bavaroises.

Adolf Hitler passa la moitié de sa vie, avant et pendant la guerre, dans ce refuge où, en tant que chef d'Etat et de gouvernement allemand, il reçut nombre de personnalités en visite officielle, des Britanniques David Lloyd George et Neville Chamberlain à l'amiral français François Darlan en passant par le duc et la duchesse de Windsor et une noria de diplomates. Pour un homme de la génération de Marthaler, l'histoire du nazisme n'est pas une abstraction. Ne reste alors, sur scène comme dans la salle, qu'à fredonner « *Now it's time to say good night* », variation tout en douceur sur *Good Night*, des Beatles. En attendant la fin du monde.

¶ *Le Sommet*, par Christoph Marthaler. Festival d'Avignon, La FabricA.

Jusqu'au 17 juillet. Puis tournée française et européenne jusqu'en

avril 2026, notamment à la MC93 de Bobigny, dans le cadre du

Festival d'automne, du 3 au 9 octobre.

Fabienne Darge (Avignon, envoyée spéciale)